

sol sous ses pieds. Otez-lui le domaine de la terre et du travail, que reste-t-il, qu'un esclave ? Car il n'y a qu'une définition de l'esclave : c'est l'être qui n'a ni terre, ni travail à lui. Transportez ensuite ce double domaine à la société, c'est-à-dire à quelques hommes qui la gouvernent et la représentent : que restera-t-il de la patrie, si ce n'est la servitude universelle, la faim et la souffrance enrégimentées sous la verge de deux ou trois quidams, la bassesse de tous sous un orgueil dont le type, après tant d'orgueils, ne peut pas même s'imaginer ? Le citoyen ne sera plus que le valet de la république et ses bras mêmes, il ne pourra sans crime de haute trahison, *les prendre et s'en aller*, comme l'a dit un homme éloquent ; la terre fuira sous ses pieds, le ciel sur sa tête, et il aura la gloire d'être pendu dans le vide, pour le plus grand bonheur de lui-même et de l'humanité.

Voilà, Messieurs, ce qui se passe là où la propriété existe pourtant, mais où elle n'est pas assurée contre la volonté du souverain par son inviolabilité. Vous prévenez ma pensée, vous nommez le pays auquel je fais allusion : eh bien, puisque vous le connaissez, n'avez-vous jamais senti la lourde chaîne que ses habitants traînent après eux jusqu'aux extrémités du monde et qui les empêche de respirer un air libre sous aucun point du ciel ? N'avez-vous jamais rencontré quelqu'un de ces singuliers captifs, comblé de tous les avantages de la naissance et de la fortune, et qui ne peut pas répondre, quels que soient son nom, son histoire, ses services, sa puissance, sa faveur, que le lendemain matin il ne sera pas errant sur les chemins de l'Europe, mendiant, excommunié de sa patrie, déchu du patrimoine de ses aïeux, dépouillé de la tête aux pieds, ne se reconnaissant plus lui-même : et pourquoi ? Parce qu'il aura eu dans son esprit une autre pensée que la pensée de son maître, parce qu'il aura prié Dieu autrement que lui ! Et soixante millions d'hommes en sont là ! Soixante millions d'hommes écoutent leur respiration, craignant qu'elle cesse d'être analogue à la respiration du maître, et que la terre même, les repoussant de son sein pour un si grand crime, ne leur refuse jusqu'à un tombeau ! Voilà ce qu'est l'homme sans la propriété de la terre et du travail, et ce qu'on reproche à l'Évangile de n'avoir pas fait de lui !

J'ajoute que cet ilotisme universel ne serait pas même compensé par une certaine égalité dans la dégradation commune : mais que, sous aucun régime, le poids de l'inégalité ne serait plus grand et plus odieux. En effet, quelque distribution que l'on fût du sol et du travail, il faudra bien pourvoir aux besoins de la société, et ces besoins entraînent des offices d'une nature infiniment variée, depuis ceux qui coûtent le plus à la délicatesse et à l'orgueil, jusqu'à ceux qui flattent davantage notre penchant pour la gloire et la commodité de la vie. Les progrès de la science économique n'enlèveront jamais ces différences natives entre les offices sociaux. Or, dans le système que je combats, nul n'étant le maître de son travail, le choix en appartient nécessairement au pouvoir qui représente la société ; on ne sera pas seulement esclave en bloc, on le sera en détail. Un tel fera des vers, un autre tournera la meule, et toujours par décision d'en haut, c'est à dire par la volonté de deux ou trois hommes appelés fastueusement la république. Il est vrai que la distribution sera réglée par la justice : à chacun selon sa capacité. Quoi de plus sage et de plus naturel ? C'est la nature même qui décidera.

Je me défie beaucoup de la nature entre les mains de quelques hommes dirigeant en souverains l'activité d'une nation. Mais, quoi qu'il en soit, voyons le résultat sous le rapport de l'égalité. Aujourd'hui, je suis pauvre, mais j'ai des raisons de me consoler : si je n'ai pas la terre, j'ai de l'esprit, du cœur, mon dévouement, ma foi. Je me dis qu'après tout, le sort y aidant, j'aurais pu, comme un autre, tenir une plume ou un pinceau. Dieu ne m'a pas tout ôté ni tout donné à la fois ; il a distribué ses dons. Mais voici bien autre chose : la capacité est la mesure de tout. Mon diner se pèse au poids de mon esprit ; je reçois avec une ration de nourriture une ration officielle d'idiotisme. Je n'étais que pauvre d'occasion, me voilà pauvre de nécessité ; ce n'était que par un côté, me voilà petit par tous. La hiérarchie sociale devient une série d'insultes, et l'on ne peut y boire un verre d'eau sans discerner à sa couleur la nuance juste de son indignité. En un mot, l'inégalité n'était qu'accidentelle entre les hommes, la voilà logique, et la servitude universelle a pour adoucissement la domination des gens d'esprit sûr la plèbe des incapacités. C'est là, encore une fois, ce qu'on reproche à l'Évangile de n'avoir pas établi !

Et pourtant, Messieurs, les hommes qui ont appelé au jour de si étranges pensées, n'étaient pas des hommes vulgaires, et plusieurs même étaient des hommes de dévouement. Mais il n'y a rien où l'on n'arrive lorsqu'on sort de la nature pour sortir du mal, et surtout lorsqu'on sort de l'Évangile, en voulant mieux faire que lui. La communauté du travail et des biens est une idée évangélique ; mais remarquez à quelles conditions. Premièrement, elle doit être volontaire, et dès lors elle n'a plus le caractère ni l'inconvénient de la servitude. En second lieu, l'inégalité des offices y est un acte de dévouement, et dès lors elle cesse d'être un outrage et une oppression. Toute la révolution évangélique est fondée sur la libre conviction de l'intelligence et sur le libre concours du cœur, et ce que l'on veut substituer est une révolution mécanique, n'ayant d'autre origine qu'un rêve, d'autre force que la loi. Si le succès était possible, jamais le genre humain ne serait tombé d'une si haute liberté dans un si profond esclavage, ni d'une si vraie perfection dans un plus rare abrutissement.

Je ne le nie pas, les inconvénients de la propriété sont grands ; l'abus qu'en avait fait la société païenne appelait plus qu'une réforme, il appelait une totale révolution. Le riche s'était dégradé lui-même, il avait dégradé

le pauvre, et plus rien de commun n'existait entre ces deux membres vivants, mais pourris, de l'humanité. Le riche ne se doutait même plus qu'il dut à la chose au pauvre. Il lui avait ravi tout droit, toute dignité, tout respect pour lui-même, toute espérance, tout souvenir d'origine commune et de fraternité. Nul ne songeait à l'instruction du pauvre, nul à ses infirmités, nul à sa mort. Il vivait entre la cruauté de son maître, l'indifférence de tous pour son propre mépris. C'est là que Jésus-Christ l'a trouvé : voyons ce qu'il en a fait.

Il est une propriété inséparable de l'homme, une propriété qu'il ne saurait aliéner sans cesser d'être homme, et dont jamais l'aliénation ne doit être acceptée que par la société : c'est la propriété du travail. Oui, Messieurs, vous ne pouvez pas arriver au domaine de la terre ; la terre est étroite ; elle est, depuis des siècles, occupée par des millions de bras ; et pour en conquérir une seule arcelle, il vous faudra peut-être soixante ans de la plus laborieuse vie. C'est vrai. Mais aussi, et par contre-poids, la propriété du travail vous restera toujours ; vous ne serez jamais déshérité de ce côté-là, et le possesseur de la terre ne pourra pas même, sans votre concours, obtenir du sol qui est à lui l'obéissance de la fécondité. Votre travail, s'il n'est le sceptre du monde, en sera du moins la moitié, et par cette équitable distribution, la richesse dépendra de la pauvreté autant que la pauvreté de la richesse. Le passage de l'une à l'autre sera fréquent ; le sort de tous les deux sera de s'entraider et de s'engendrer réciproquement. Tel est l'ordre aujourd'hui ; mais était-ce l'ordre avant l'Évangile ? Vous savez que non, Messieurs ; vous savez que l'esclavage était la condition générale du pauvre, c'est à dire qu'il était privé du domaine de la terre, on l'avait encore dépouillé de tout droit sur son propre travail. Le riche avait dit au pauvre : « Je suis le maître du sol, il faut que je le sois de ton travail, sans lequel le sol ne produirait rien. Le sol et le travail ne font qu'un. Je ne veux pas travailler, parce que cela me fatigue, et je ne veux pas traiter avec toi, parce que ce serait te reconnaître mon égal et te céder une partie de ma propriété en échange de tes sueurs. Je ne veux pas avoir besoin de toi, je ne veux pas reconnaître qu'un homme m'est nécessaire pour chauffer mes pieds et pour ne pas aller nu ; tu seras donc à moi, tu seras ma chose aussi bien que la terre, et, tant qu'il me conviendra, j'aurai soin que tu ne meures pas de faim. »

*A continuer.*

La réflexion donne une expérience anticipée, elle ôte au malheur cet air de nouveauté qui le rend effrayant. Droz.

#### TRADUCTION DE BROWNSON.

Nous admettons volontiers que l'Église ne fait pas cause commune avec le mouvement du siècle. Elle se tient responsable envers Dieu de sa conduite et non point envers les soi-disant représentants de l'humanité. Elle n'a pas reçu sa mission des hommes, mais de Celui qui a fait l'homme et qui en est le souverain, c'est aux hommes à lui obéir, et non à elle à obéir aux hommes. Ses instructions, et non point, les caprices ou les bizarreries de l'homme, sont la mesure du vrai ou du faux, du bien ou du mal. Vos grands mots, vos appels au noble cœur de l'humanité, à la nouvelle vie, à l'esprit du siècle, toutes vos belles phrases sur la liberté, les progrès, l'amélioration sociale, tout cela aboutit à rien. Quand l'Église vous condamne vous avez tort.

Cependant il est faux que l'Église s'oppose à la lumière, à la science et à la liberté, aux progrès de la société. S'oppose-t-elle à la liberté de la Pologne, où elle est seule pour protéger les malheureux Polonais ? S'est-elle opposée à la liberté de la Belgique ? S'oppose-t-elle à celle de la France, où elle se tient ferme contre le gouvernement pour les libertés qui sont garanties par la Charte ? S'oppose-t-elle à celle de l'Irlande, où toute son influence est pour contribuer à l'amélioration sociale ? Elle ne s'oppose pas à la liberté, mais à la licence. Elle s'oppose certainement à l'esprit révolutionnaire du temps ; mais quand elle trouve des hommes, comme O'Connell, qui cherchent la liberté et les améliorations sociales par des moyens légaux et paisibles, elle ne les oppose point, mais elle les bénit, et rend leur cause sacrée.

Mais pour de la lumière, de la science, et toute chose semblable, il ne vous convient pas à vous d'en parler ; sans doute qu'elle ne reçoit pas toutes vos théories, toutes vos spéculations folles, et vos rêves creux, mais vous n'avez aucune lumière qu'elle rejette, vous n'avez fait aucune découverte dans les sciences qu'elle ait rejetée. Mais vous parlez de votre lumière, comme si vous étiez la lumière du siècle, de la science, comme si vous en avez amassé une montagne trop vaste pour être retenue dans les étroites limites de l'Église. C'est erreur, Messieurs. Si vous mettez de côté vos conjectures, vos rêves, vos vaines théories, vos spéculations mal fondées, et si vous ne retenez que ce que vous avez réellement établi ; ce qu'on peut dire, que vous avez vraiment démontré, vous n'avez rien qui n'ait été connu par l'Église, longtemps avant que vous fussiez nés ; l'Église reçoit toutes vos lumières, et peut trouver de la place pour enmagaziner toutes vos vérités, mais elle n'a pas de goût pour vos ténèbres, ni de place pour vos erreurs et vos mensonges ; elle est bien familière avec vos doctrines et vos spéculations, car elles ne sont autre chose que de vieilles erreurs et de vieilles hérésies, qu'elles a méprisées et condamnées depuis plusieurs siècles, et qui sont usées depuis longtemps. Vous n'êtes point inventeurs ni créateurs. Avec tout votre génie, vous n'avez pas pu même inventer un nouveau blas-